

Altérité, identité & identification

par Thierry Van de Wijngaert

La démarche de Cécile Glineur dans son texte «identité, analyse, altérité» est d'aborder l'altérité en la mettant en tension avec l'identité. Cela m'a donné envie de poursuivre cette voie pour contribuer à éclairer notre thématique.

Étonnamment, ces termes qui s'opposent, on les retrouve dans le travail d'Isabelle Pousseur. C'est elle qui nous a donné envie de choisir l'altérité comme thématique de notre prochaine journée d'étude. Elle avait déjà abordé la question de l'identité quelques années avant de créer sa conférence-spectacle «éloge de l'altérité». Trois pièces avaient été jouées lors de la saison 18/19 sous le titre «mouvements d'identité». Dans sa présentation, on peut lire qu'il s'agit de trois récits de femmes singuliers. «*Chacune s'est débattue avec ses origines, sa filiation, pour s'inventer une vie, une voix, un corps. Ce qui les rassemble est un mouvement, une mue non finie, ouverte, toujours perméable au présent*»^[1].

L'idée de mouvement de l'identité, liée à une mue non finie, ouverte pour s'inventer... nous met sur la piste de l'identité comme quelque chose de non fixé, non stabilisé une fois pour toutes. Cette approche de l'identité qu'Isabelle Pousseur défend est certainement la plus congruente avec la clinique. Vouloir s'accrocher à une identité relève d'une inertie peu compatible avec le mouvement même de la vie, des événements qui la scandent.

On peut dire que l'identité relève d'une fiction figée. C'est une défense contre l'inconsistance de l'être, un voile sur l'altérité qui relève du réel, de ce qui échappe aux rets du langage, et qui dérange, voire angoisse, comme le dit l'argument. Si la défense a sa légitimité, elle recèle potentiellement une face sombre, délétère.

En effet, l'émergence de l'angoisse est fréquente quand l'identité vacille, cela peut entraîner la haine et parfois la violence envers celui à qui on attribue la cause de cette vacillation pouvant mener à un réel effondrement.

Dans son article «Impasses de l'identité qui fuit»^[2] écrit en 2017 à propos de l'élection présidentielle française de 2018, Éric Laurent nous rappelle, de façon resserrée, la lecture lacanienne de la théorie freudienne de l'identification. «Il y a identification parce qu'il n'y a pas d'identité qui tienne. L'identité est en crise de façon fondamentale, car c'est un vide. Se croire un est une illusion, une passion ou une folie, suivant les diverses façons dont Lacan a pu nommer le narcissisme.»

Dans la clinique en institution, et les cas qui seront présentés en attesteront, la violence des propos et des actes sont fréquemment à l'avant-plan, occultant l'angoisse et attestant du manque d'appui possible sur le langage.

Pour bien des sujets, le narcissisme est défaillant, leur identité fuit. Certains tentent d'y suppléer par des identifications imaginaires massives à un autre plutôt que d'en prélever l'un ou l'autre trait. Une autre solution est l'identification à l'objet de l'autre. Il en découle différents degrés de collage à l'autre, ce qui n'est pas sans effet de ravage.

L'identification à un personnage, à une fonction, peut tenir le sujet pour autant que cela n'implique pas une inflation narcissique problématique. Ainsi, un jeune homme nommé « l'homme de la maison et bon travailleur » par sa mère n'a plus supporté la moindre remarque de personne, pas plus de sa mère que de son employeur. Sa violence est devenue ingérable.

Une autre problématique tient à l'inconsistance dont le sujet témoigne en disant par exemple « je n'ai pas d'identité ». Ceci nous met sur la piste que chez le sujet l'appui sur les identifications est fragile, voire inopérant. Il faut un minimum de croyance aux semblants pour éviter cet écueil. Une variation existe néanmoins : Marie Hélène Brousse[3] évoque ainsi le cas d'une jeune femme hospitalisée qui ne savait plus très bien qui elle était et ce qu'elle voulait, ce qui l'avait amenée à une tentative de suicide. Elle confie à l'analyste que le seul moment heureux de sa vie fut quand elle travaillait dans un bar. « J'étais fille de joie, donc j'étais joyeuse », dit-elle. Comme le souligne l'auteure, l'identité passagère se fait là solide parce que pour ce sujet — ignorant la dimension métaphorique du signifiant — le mot est la chose même.

Je terminerai cette série par la nécessité de manier la nomination avec prudence. Lors de son arrivée dans l'institution, l'intervenante adresse au sujet qui vient de lui expliquer sa trajectoire : « Vous êtes débrouillard ». Là où l'on aurait pu s'attendre à la satisfaction de la reconnaissance d'un trait d'identification positif, le sujet l'a interprété comme le refus de l'intervenante de le soutenir au cours de son séjour.

Jusqu'où soutenir, injecter, relativiser, faire vaciller les traits d'identification ? La question reste toujours délicate dans la clinique de la psychose alors que dans la cure du névrosé, il s'agit le plus souvent de faire entrevoir au sujet les identifications qui le déterminent et lui permettre d'en prendre distance, voire de s'en libérer.

Pour conclure le propos d'aujourd'hui, retenons l'indication d'Éric Laurent dans un texte ancien, mais toujours précieux[4].

Il n'y parle pas de l'altérité comme telle, mais de l'invasion d'une jouissance innommable. Il évoque peu les solutions imaginaires citées plus haut, pour mettre en évidence la voie de la nomination et d'un usage particulier de la langue pour cerner la jouissance. Si la construction délirante peut donner au sujet un semblant d'identité, de place dans son lien à l'Autre, Éric Laurent met l'accent sur la conversation sur la jouissance qui va vers une nomination possible. Aller vers ne veut pas dire qu'il faut la faire consister. Il insiste sur la nécessité d'une entreprise de traduction constante de ce qui arrive, de ce qui excède la signification. Comme on l'a vu avec « l'homme de la maison », la fixation sur un nom peut se révéler délétère.

Sans renoncer à la nécessité d'user des moyens parfois rudimentaires pour faire bord à la jouissance débordante, tels que la diversion, la distraction, l'isolement, comment permettre au sujet d'exister par son « je » et ses activités créatives ? C'est le défi psychanalytique que relèvent les institutions du Réseau 2.

[1] <https://www.oceannord.org/2018/mouvements-didentite/>

[2] <http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2017/03/LQ-644-1.pdf>

[3] Marie Hélène Brousse : Politique des identités, politique du symptôme. Ornicar 53 p.11/20.

[4] Éric Laurent: Les traitements psychanalytiques des psychoses. Les feuillets du Courtil 21 p. 7/24